



CINÉMA[s]
LE FRANCE

www.abc-lefrance.com

LE BAISER DU TUEUR

Killer's kiss

DE STANLEY KUBRICK

FICHE TECHNIQUE

USA - 1955 - 1h07

Réalisation, image & montage :
Stanley Kubrick

Scénario :
Howard O. Sackler
Stanley Kubrick

Musique :
Gerald Fried

Interprètes :
Jamie Smith
(Davy Gordon)
Irene Kane
(Gloria Price)
Frank Silvera
(Vincent Rapallo)
Jerry Jarret
(Albert, le manager)
Mike Dana
(un gangster)
Felice Orlandi
(un gangster)



SYNOPSIS Davy Gordon est un boxeur en fin de parcours. Un soir, après un combat perdu, il vole au secours de sa voisine d'en face, hôtesse dans un dancing... Leur romance pourrait commencer mais le destin est cruel avec les amoureux : le manager de Davy est battu à mort et Gloria est enlevée par son patron. Bien qu'il ait la police à ses trousses, Davy n'a qu'une idée en tête : retrouver Gloria !

CRITIQUE

(...) Un film noir fulgurant qui marque les débuts de Stanley Kubrick, à la fois producteur, scénariste, réalisateur et chef opérateur. Certaines séquences flirtent



avec le reportage, les séquences magnifient le décor naturel de New York, ses docks déserts, ses néons la nuit. Kubrick joue avec les ombres expressionnistes et les gros plans. La séquence finale dans un entrepôt de mannequins est un morceau d'anthologie. Dans cette séquence surréaliste culmine l'affrontement entre les adversaires qui se battent à coups de troncs et de jambes en cire.

www.cineclubdecaen.com

Second long-métrage de fiction de Stanley Kubrick, **Le Baiser du tueur** est un film noir des plus atypiques, où le réalisateur d'**Orange mécanique** mêle approche documentaire et expérimentations optiques. En 1955, à New York, le jeune Stanley Kubrick est encore un inconnu qui n'a à son actif que deux documentaires et un long métrage financièrement désastreux. Un an avant **The Killing (l'Ultime Razzia)** qui le fera connaître, **Le Baiser du tueur** est une sorte d'ovni sur la planète du film noir. Le point de vue documentaire est encore très fortement affirmé par le cinéaste dans sa « mise en scène » de la ville. Mais quelle n'est pas notre surprise lorsqu'on découvre, au cours d'une brève scène onirique, un Kubrick expérimentateur visuel... déjà légèrement halluciné ! L'aquarium du poisson rouge est un objectif déformant tout à fait convaincant ; la solarisation et le *jump cut* lui permettent de réaliser une assez angoissante scène de cauchemar. Comme plus

tard dans l'œuvre de Kubrick, la caméra est au plus proche des scènes de combat, d'une sécheresse et d'une violence incroyable. Et il n'est besoin que de visionner la dernière scène de combat entre Davy et Rapallo - combat à la hache ! - pour avoir un panorama tout à fait représentatif des obsessions thématiques et visuelles de celui qui deviendra le plus célèbre enfant terrible de la production cinématographique internationale.

www.arte.tv/fr

On est à peine surpris de voir figurer, de façon plus que préminente, des images de **Killer's Kiss (le Baiser du tueur)** dans l'habillage de la chaîne câblée Turner Classic Movies (version US, avec des rasades de l'Inconnu du Nord-Express), tant celles-ci sont génériques : des taxi-girls sur une piste de danse, un vendeur de tickets de cinéma, une blonde anorexique en bustier devant sa table de maquillage. Le plus intrigant est qu'elles ont l'air d'aujourd'hui, instant-rétro, décoratives et anémiées. Kubrick lui-même disait qu'avec ce film, il s'agissait d'apprendre sur le tas, à 26 ans, tous les aspects du cinéma, montage, écriture, éclairage, et on le croit. **Killer's Kiss**, son deuxième film, en 1955, avec son semblant d'histoire et ses acteurs indigents, est une sorte de mortadelle visuelle : un film à découper en rondelles. Morceaux de bravoure déjà époustouflants

(bagarre dans le loft avec le jeu de cartes) alternent avec de longs tunnels morts que la photographie, toujours intéressante, rend supportables.

L'un de ces tunnels sans air, la célèbre séquence dans l'entrepôt à mannequins où Kubrick se frotte à Welles et sa **Dame de Shanghai**, est si long qu'il nous rappelle brusquement son dernier morceau de bravoure, tout aussi vide et vain, la partouze de **Eyes Wide Shut**. On ajoute trois zéros au budget, des strings aux filles et tous les masques vénitiens possibles, mais c'est la même inanité, le même bluff pour beaux. (...)

Philippe Garnier

Libération - 21 août 2002